

té n'est que le résultat de l'ordre. L'ordre c'est l'arbre ; la liberté c'est le fruit. Tant que tout le monde n'aura pas compris ça, la révolution ne sera pas finie.

Le Communiste.—Vous raisonnez comme les vieux, père François ; aujourd'hui nous disons : Liberté, égalité, fraternité, solidarité ; voilà ce qu'il nous faut.

Le père François.—Les vieux ne raisonnaient pas trop mal, et surtout ils agissaient bien. Sans eux vous seriez encore des serfs, et je ne sais pas trop s'il faudrait s'en plaindre. Vous ne savez pas être libres ; vous êtes indignes de la liberté ; vous la poussez toujours jusqu'à la licence.

Le Communiste.—Vous ne croyez donc pas à l'égalité ?

Le père François.—Je crois la vérité, mon garçon, rien de plus, rien de moins. Quand nous avons proclamé l'égalité en 92, nous avons voulu engager les petits à se faire aussi grands que les grands ; mais nous n'avons pas voulu, comme vous, rogner les grands à la taille des petits. C'était un encouragement que nous donnons à tous les citoyens pour développer leur activité et leur énergie. Aujourd'hui ce mot, dans votre bouche, est devenu une menace permanente de vol et de pillage. Vous avez peur et vous faites peur. L'égalité, pour vous, c'est que tout le monde soit âne et porte le bât, parce que vous êtes des ânes et que vous portez le bât. Est-ce raisonnable ? Pouvez-vous atteler un baudet à la charue, ou un bœuf à la carriole ? Chacun sa place. Nous ne sommes pas plus égaux entre nous que les animaux entre eux. Pour avoir de bons fruits nous greffons de bons arbres, parce qu'il y a des espèces qui valent mieux que d'autres. Un arbre cultivé rapporte plus qu'un sauvageon. La cerise vaut mieux que la cerise qu'on trouve dans les bois. Il y a des terres qui produisent deux fois plus de grain et un grain bien plus nourri que d'autres. D'où viennent toutes ces négalités-là ? Est-ce nous qui les avons faites ? Eh bien ! les hommes sont encore bien plus différents entre eux.

Le Communiste.—Oui, mais ces inégalités-là disparaissent avec le temps, par la culture. Du sauvageon vous faites un très bon arbre fruitier.

Le père François.—Ces inégalités-là, mon garçon, ne s'effacent jamais. Sans doute, si vous cultivez un sauvageon vous en ferez un bon arbre, et si vous négligez un bon arbre il finira par ne plus rapporter. Mais labourez également deux terres inégales et de qualités différentes, et vous aurez toujours une qui vaudra mieux que l'autre. Elle sera éternellement meilleure parce qu'elle était primitivement meilleure. Pourrais-tu me dire, par exemple, pourquoi les haricots de nos pays valent mieux que les autres, tandis que nous n'avons jamais pu avoir un litre de bon vin ?

Le Communiste.—Dam ! c'est parce qu'on sait cultiver les haricots, et qu'on n'entend rien à la vigne.

Le père François.—Soit, j'accepte ta raison qui ne vaut pas grand-chose. Eh bien ! il y en a qui savent cultiver les hommes pour en faire de braves gens, tandis que d'autres n'y entendent rien, et font des sauvageons ou des barbares civilisés comme toi. Et je crois, entre nous, qu'on sait mieux faire des braves gens dans nos campagnes que dans vos villes.

Le communiste.—Il faut tenir compte des circonstances, du milieu dans lequel les hommes sont placés ; dans les villes les exemples sont fréquents, les

tentations sont grandes ; il y a de grands vices et de grandes vertus.

Le père François.—De grands vices surtout, mon garçon, parce qu'on les cache facilement, et parce qu'on est trop indulgent pour le criminel. Chez nous tout se voit, se sait et s'entend. Nous faisons nous-mêmes notre police. Et puis l'habitude de travailler tard et matin, de posséder un petit coin de terre qu'on arrose de ses sueurs, d'avoir toujours à dominer et à vaincre la nature, d'attendre ses récoltes de la bonté de la Providence, tout cela rend l'homme bon, dévoué, charitable et vraiment religieux.

Le Communiste.—Eh bien ! est-ce que la religion n'enseigne pas que nous sommes tous égaux, tous frères ?

Le père François.—Oui, nous sommes tous égaux, car nous pouvons le devenir ; nous sommes tous frères, car nous devons nous entraider, nous secourir mutuellement. Mais cela, en esprit et en vérité, c'est-à-dire dans nos relations morales et religieuses, dans notre vie intellectuelle, Vous autres, vous voulez l'égalité sociale, la fraternité sociale à coups de fusil ou de guillotine. Plaisante fraternité, vraiment, que celle qui ne laisse pas de choix ! La fraternité ou la mort. L'égalité, quant à présent, sur la terre n'est pas possible et ne sera jamais possible. L'homme méchant reste méchant dans les siens et dans sa prospérité, comme le pommier sauvage qu'on met sur les routes et qui donne éternellement des pommes aigres. Si l'on pouvait faire tous les hommes égaux aujourd'hui, ils ne le seraient plus demain, ni même dans une heure. Une fois libres, une fois abandonnés à eux-mêmes, c'est-à-dire à leur nature, ils se mettraient à pousser, à croître, à grandir avec des forces inégales et bien différentes. C'est comme les arbres quand on les taille ; il n'y en a pas deux qui poussent de la même manière. Les uns deviennent très-grands, les autres gros ; ceux-ci s'arrêtent et ceux-là meurent. Mettez cent, mille, dix mille grains de blé en terre, vous n'aurez pas deux épis semblables. Certes il y a plus de différence entre deux hommes qu'entre deux grains de blé ; comment n'y en aurait-il pas une énorme entre leurs actes, leur conduite, leur activité, leur travail, toute leur vie ? Laissons donc là l'égalité qui consiste à couper, à tailler tous les hommes pour les faire entrer dans le même moule comme des chandelles, et passons à la fraternité.

Fraternité veut dire que nous sommes non seulement égaux, mais semblables. En effet, nous avons tous deux pieds, deux mains, deux bras, deux yeux ; deux oreilles ; nous avons tous une tête avec de l'esprit dedans. Si c'est là ce que vous entendez par être semblables, nous sommes d'accord. Mais vous allez plus loin. Vous voulez que nous valions tous autant l'un que l'autre, si bien que si vous êtes des gredins, nous serons tous gredins, si vous êtes voleurs, nous serons tous voleurs, si vous êtes paresseux, nous serons tous paresseux. Voilà une singulière fraternité ! C'est la fraternité de Caïn.

Nous sommes frères, je le veux bien, mais pas dans le mal, Faites-vous pendre si ça vous plaît, mais n'exigez pas, au nom de la fraternité, que je me fasse pendre aussi. Frère jusqu'à la corde, c'est assez.

Voilà deux pommiers qui sont frères et bien frères, car ils ont été plantés le même jour et soignée de la même manière. Cependant l'un donne d'excellentes pommes, grosses, comme ta tête, pleines comme la mienne, et l'autre n'a jamais poussé que des fruits